

*H-France Forum*, Volume 5, Issue 1 (Winter 2010), No. 3

**Joseph Bergin**, *Church, Society and Religious Change in France, 1580-1730*. New Haven and London: Yale University Press, 2009. xvii + 506 pp. Maps, tables, notes, bibliography, and index. \$55.00 U.S. (cl). ISBN: 978-0-300-15098-8.

Review essay by Nicole Lemaitre, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Ce livre veut comprendre comment les catholiques français voyaient la réforme et comment ils l'ont mise en oeuvre. C'est une histoire interne du catholicisme, avec ses limites culturelles et structurelles au changement, avec des modalités particulières d'insertion du clergé—aussi bien régulier que séculier— dans la société d'ancien régime, avec des phénomènes de colonisation de l'Église par certaines familles. Bref, il s'agit là d'une histoire sociale des phénomènes religieux. Joseph Bergin, bien connu en France pour ses travaux pionniers sur Richelieu et ses études largement admises sur les évêques d'après les guerres de religion, choisit ici pour la première fois de travailler dans une chronologie de la réforme catholique qui confirme les travaux de J. Michael Hayden et Malcolm R. Greenshields.<sup>[1]</sup> Cette périodisation, rare encore dans l'historiographie française, est parfaitement adaptée à son propos et nous semble particulièrement efficace pour parler de la situation française du catholicisme.

La démonstration très précise, comme toujours chez Bergin, commence dans les terribles événements des guerres de religion : l'affrontement religieux engendre des constructions identitaires de survie des deux côtés et la monarchie, d'abord intéressée par les capacités fiscales de l'Église, recompose les élites catholiques derrière la bannière du catholicisme national pour gouverner.

Cinq parties et seize chapitres organisent le propos: *Les fondations* décrivent les bénéfiques, l'assise à la fois économique et politique de l'Église. *Les clergés* s'intéressent non seulement au clergé séculier, mais aussi aux clergés réguliers, et particulièrement à la « révolution religieuse » des femmes. Bien entendu, la réforme catholique passe par le clergé et en particulier le triomphe des évêques et des curés, avec cette nuance que ces derniers ne forment pas encore un corps issu des séminaires à l'époque étudiée. *Les instruments du changement religieux*, les pratiques, les formes de spiritualité et de mystique sont présentés de façon multiforme. Pour Joseph Bergin, ces dernières débordent largement la référence habituelle à François de Sales et Pierre de Bérulle comme seuls modèles de l'École française de spiritualité. La dernière partie est la plus originale, nourrie des derniers travaux sur *Les militants* catholiques que sont les membres des confréries et des mouvements dévots puis jansénistes. Bergin n'hésite pas à poser la question de leur signification sociale : ils ne sont pas seulement d'anciens ligueurs ou des bourgeois menés par des curés.

La conclusion revient sur cette réformation catholique française qui commence plus tard qu'ailleurs mais qui dure plus longtemps et transforme profondément le catholicisme par son inventivité. Née du désir de résoudre le problème huguenot par l'exemple, en cultivant une identité catholique à base de rigorisme moral et d'activisme unificateur, elle réussit à convaincre la monarchie qu'il faut éliminer les protestants mais crée aussi une « dévotion réglée » qui va fasciner ensuite l'Europe des Lumières. Celle-ci cache l'appauvrissement des ressorts affectifs de la religion puis l'évolution des catholiques vers une société parfaite utopique niant le monde tel qu'il est. Voilà un livre magnifiquement écrit, une synthèse qui donne à penser sur l'évolution en profondeur des rapports entre l'Église et la monarchie, entre l'idéal chrétien intérieur et la société extérieure.

Il faut cependant remarquer que nombre de questions sont traitées de façon très originale, trop peut-être par rapport aux méthodes des historiens de l'Église en général et de la littérature de spiritualité

en particulier. Il faut donc rappeler en historiens les apports récents de notre science face aux théologiens.

Bien que la monumentale *Histoire du christianisme* dont les volumes huit et neuf, dirigés par Marc Venard, aient déjà utilisé une périodisation proche (un peu plus protestante), il faut bien voir que la tradition historiographique issue des controverses favorise toujours, dans le monde catholique comme dans le monde protestant, l'idée d'un « Temps des abus » qui serait suivi par un « Siècle des Saints » qui serait la vraie Contre-Réforme française, née de la reconnaissance tardive du concile de Trente par la France (en 1615).<sup>[2]</sup> Or les travaux les plus suggestifs depuis vingt ans, ceux d'Alain Tallon par exemple, insistent sur la présence française aux dernières années du concile de Trente et sur le consensus à la fois monarchique et clérical pour appliquer les décisions religieuses du concile.<sup>[3]</sup> Si les guerres civiles ont gêné l'action des évêques et plus encore de la monarchie, elles n'ont pas remis en cause l'esprit nouveau du gallicanisme, qui se retrouve parfaitement dans les décrets du concile des dernières sessions, d'autant que les Guise, mais aussi les autres cardinaux français (Armagnac, Tournon...) le soutiennent sans faille. Il faut donc, avec Bergin, oublier l'historiographie ultramontaine à outrance des siècles passés, qui dénonçait l'incapacité de la France « sécularisée » à admettre le concile et replacer le clergé français dans le mouvement européen. Le rôle des français à Rome pour orienter le nouveau catholicisme n'a rien d'insignifiant, contrairement à la vulgate longtemps diffusée par la controverse et encore par le biais des travaux d'Hubert Jedin, contre laquelle ont réagi Alain Tallon ou Olivier Poncet par exemple, en revenant aux sources.<sup>[4]</sup> Il y a eu autant de problèmes en Espagne pour appliquer le concile, d'après Ignasi Fernandez Terricabras.<sup>[5]</sup>

Bergin a montré la mise en place d'un nouvel épiscopat français en observant comment la monarchie réussit à garder la haute main sur les évêques, tout en gardant désormais un bon contact avec la papauté, entre 1592 et 1661. En se fondant sur une prosopographie épiscopale, il observe comment l'action des évêques s'accomplit dans une société qui leur ressemble, avec des moyens de communication efficaces, d'Antoine Godeau à Jean-Pierre Camus par exemple. Mais dans le cours du siècle, ce gallicanisme royal consensuel se brise peu à peu, pour des raisons spirituelles certes (le jansénisme) mais aussi pour des raisons politiques, quand l'opposition religieuse se fait contestation de l'absolutisme, en particulier dans le monde parlementaire et clérical parisien, dont on sait aujourd'hui (Catherine Maire et Monique Cottret sont d'accord là dessus) qu'il domine l'ensemble de la controverse.<sup>[6]</sup>

Pourtant il ne faut pas s'y tromper nous dit Bergin : au-delà du petit groupe activiste et puissant de la nébuleuse janséniste, la spiritualité catholique est profondément imprégnée des nouvelles approches. On voit par exemple les effets de la lecture d'ouvrages défendant l'intériorisation de la religion (non seulement Gerson, Érasme et François de Sales, mais aussi Louis de Grenade, Lorenzo Scupoli, Thérèse d'Avila ou Louis Richeome...) qui sont traduits et lus par des couches grandissantes de laïcs. Soucieuse de tirer avantage des particularités de chaque individu pour monter vers la perfection et l'union avec Dieu, cette spiritualité entre en profondeur dans le corps social. Ce succès tient au choix par les évêques d'une pastorale des devoirs d'état. On privilégie les auteurs qui s'occupent de ce qui compte pour la vie ordinaire : en somme, le clergé s'adapte aux situations sociales, au mariage et à la vie familiale bien plus qu'à la littérature mystique ou de mépris du monde ; la séduction de larges couches d'urbains et de paysans est évidente. Un tiers des livres produits à Paris vers 1600 est religieux et même à la fin du siècle, dans la crise dite de la conscience européenne, *l'Ange conducteur* de Jean-Jacques Coret (1673) sera l'un des best sellers du XVIIIe siècle. En 1709 encore, les deux tiers des ouvrages de la célèbre Bibliothèque bleue sont religieux. Or cette littérature populaire, transportée dans les hottes des colporteurs, est la base des perceptions du monde au Siècle des Lumières, bien plus que les Philosophes...

Derrière la réforme catholique ou la Contre-Réforme (selon le degré d'agressivité à l'égard des protestants), il y a un clergé de plus en plus digne, intellectuellement et moralement, qui ne forme pas encore corps puisque le temps de formation au séminaire est encore très limité (quelques semaines) avant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il y a aussi l'émergence des militants laïcs, des dévots qui ont fait le succès des propositions ecclésiales du « Siècle des saints » avant que leur rigidité ne les voue aux rires de Molière et aux gémonies de l'histoire. Restent alors les « bons

prêtres », de plus en plus compétents et de moins en moins rigoristes, les curés pour lesquels il faudrait reprendre l'étude des carrières aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Ils jouissent d'une assez bonne image sociale et vont faire une partie de l'événement révolutionnaire en 1789-1790.

L'histoire de Joseph Bergin est donc à la fois une histoire des clercs et une histoire des laïcs. Le grand apport de Bergin est en effet de mettre en rapport la croissance des effectifs confraternels avec celle des clergés. Bergin tient compte en particulier des avancées de l'histoire des réguliers et singulièrement des religieuses. Si les nouvelles congrégations missionnaires et cléricales ont naturellement toute leur part dans le renouveau, une révolution silencieuse a plus encore transformé le christianisme féminin, comme nous le montrent depuis quelques lustres les travaux d'Elizabeth Rapley et de Barbara Diefendorf.<sup>[7]</sup> En 1600, il y avait moins de femmes que d'hommes dans la vie religieuse ; en 1760 les femmes vivant sous une règle sont deux fois plus nombreuses que les hommes. Le XVII<sup>e</sup> siècle est la période de tous les changements à cet égard car elles ont inventé des formes de vie commune qui vont encore se développer au XIX<sup>e</sup> siècle. Avec l'entrée des femmes, ce n'est pas seulement la mince élite qui suit les salons parisiens à la mode, mais l'ensemble des couches moyennes de la ville et des campagnes qui est impliquée dans la quête de Dieu. Leur histoire est proche de celles des Tiers ordres et proche également de l'essor des confréries. Des associations volontaires pour cultiver l'amour mutuel et l'assistance, on ne retient en général que le second aspect. Elles insistent de plus en plus, en ville comme à la campagne, sur l'investissement personnel et la réception des sacrements. Or on a beaucoup plus étudié leur signification politique et sociale que spirituelle. Quel est l'impact réel de ces écoles de la piété individuelle ? On a beaucoup plus étudié les confréries qui dépendaient des Jésuites que les autres, celles qui sont promues par les Carmes ou les Dominicains par exemple. Dans quelles conditions une confrérie médiévale passe-t-elle à la culture nouvelle ? Comment se développent les confréries du Rosaire, de loin les plus nombreuses ? Pourquoi la France n'accroche-t-elle pas à l'Immaculée conception ? Quelles sont les raisons du développement du Sacré-Coeur ? Tout cela mérite d'autant plus une reprise des travaux que la présence de confréries au fin fond des campagnes est la preuve que la réforme catholique y est adoptée.

Le Siècle des saints est celui des années 1590-1640 et il ne coïncide pas avec le Grand siècle (celui de Louis XIV). Quel est le hiatus qui provoque l'éloignement entre religion et société ? Bergin propose à la fois l'épineuse question de la présence des huguenots, dont le contact de voisinage hérisse les catholiques ordinaires, jusqu'à ce que la Révocation et la persécution des protestants n'interrogent les plus militants des catholiques : comment est-il possible que Paris, la nouvelle Jérusalem de la Ligue, refuse de poursuivre ses artisans protestants des faubourgs au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ? De façon plus classique la montée du rigorisme dans les missions, la scolarisation, la catéchèse imposée sans discussion possible et la surveillance permanente des comportements font le reste de la sécularisation. L'approche de l'historien ne donne pas de réponse assurée, faute de pouvoir sonder les reins et les cœurs, mais elle impose de questionner en permanence les traces qui témoignent de ces comportements nouveaux et du retrait relatif de la confiance en l'institution, qu'elle soit romaine ou gallicane. Mais nous ne sommes pas encore, loin s'en faut, dans la déchristianisation. Ce livre brillant montre au contraire ce que les spécialistes de la Révolution reconnaissent aujourd'hui : une société profondément chrétienne, anticonformiste par conscience personnelle, anticléricale car déçue des mesquineries cléricales, soucieuse de fraternité... Les exigences de la Réforme catholique construite en face à face et en concurrence avec les protestants font bien partie de notre monde moderne car elles installent, à son corps défendant, le pluralisme.

## NOTES

[1] J. Michael Hayden et Malcolm R. Greenshields, *600 Years of Reform: Bishops and the French Church, 1190-1789* (Montréal et Ithaca: McGill-Queen's University Press, 2005).

[2] J.-M. Mayeur, C. Pietri, A. Vauchez, M. Venard, dir., *Histoire du christianisme*, t. 8, Marc Venard, dir., *Le temps des confessions (1530-1620/30)* (Paris : Desclée 1992); t. 9., Marc Venard, dir., *L'âge de raison (1620/30-1750)* (Paris: Desclée, 1997).

[3] Alain Tallon, *La France et le concile de Trente (1518-1563)* (Rome: École Française de Rome, 1997); idem, *Conscience nationale et sentiment religieux en France au XVIe siècle. Essai sur une vision gallicane du monde* (Paris: Presses Universitaires de France, 2002).

[4] Hubert Jedin, *Chiesa della Fede, Chiesa della Storia: Saggi Scelti* (Brescia : Morcelliana, 1972); Olivier Poncet, *Structure et conjoncture de la représentation pontificale en France à l'époque de Paul V, 1605-1621: l'enseignement des instructions* (Tübingen: M. Niemeyer, 2008).

[5] Ignasi Fernández Terricabras, *Philippe II et la Contre-Réforme. L'Église espagnole à l'heure du concile de Trente* (Paris: Publisud, 2001).

[6] Monique Cottret, *Jansénismes et Lumières. Pour un autre XVIIIe siècle* (Paris: Albin Michel, 1998); Catherine Maire, *De la cause de Dieu à la cause de la nation: le Jansénisme au XVIIIe siècle* (Paris: Gallimard, 1998).

[7] Elizabeth Rapley, *The Dévotes : Women and Church in Seventeenth-Century France* (Montreal ; Kingston, Canada ; London : McGill-Queen's University Press, 1990); Charlotte Melançon, trad., *Les dévotes : les femmes et l'Église en France au XVIIe siècle* ([S.l.] : Bellarmin, 1995); Barbara B. Diefendorf, *From Penitence to Charity : Pious Women and the Catholic Reformation in Paris* (Oxford : Oxford University Press, 2004).

Nicole Lemaitre  
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  
nicole.lemaitre@univ-paris1.fr

Copyright © 2010 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Forum* nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

*H-France Forum*, Volume 5, Issue 1 (Winter 2010), No. 3